Quelle beauté?

Autor(en): **Monnier, Jean-Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **80 (1977)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684695

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Quelle beauté ?

par Jean-Pierre Monnier

Parvenu à la fin de sa vie, Julien Green tâche de savoir où l'a mené son moyen d'expression, à quels doutes il résiste encore, à quelle éventuelle certitude (la plus brève possible) se réduit l'idée qu'il a de sa longue expérience d'écrivain. Il n'y a pas de réponse définitive, et Green le sait bien. Pourtant, il essaie. Une fois de plus, il court le risque des mots, il cherche à dire, et ce qu'il parvient à dire: «Ecrire, c'est faire allusion», il y parvient dans l'oubli total des manies discoureuses d'aujourd'hui.

Ecrire? Il y a des moments où les mots de Green suffisent à me convaincre, mais non à me rassurer, à m'aider au travail et, par exemple, à ces pages approximatives — à la reconnaissance de cet être dans le mouvant que je persiste à croire saisissable au moyen du langage. Sans doute n'ai-je pas acquis l'expérience de ceux qui peuvent rassembler toute leur vie d'écrivain et la dire en quelques mots. Néanmoins, il arrive qu'une de mes idées là-dessus prenne ou commence à prendre, à se laisser prendre. Un journaliste est venu me demander pourquoi j'écris et, forçant ma paresse, est venu m'obliger à sortir de moi, laborieusement, des espèces de réponses. Une fille, dans une salle où j'ai parlé, me demande si j'ai peur de mourir, un jeune homme, si je suis heureux de mon refuge, ma table de travail, et, hier encore,

un professeur de Dublin, si je m'inquiète assez d'une production littéraire qui se veut plutôt rurale que citadine.

Je n'évite pas ce genre de questions. Elles sont bonnes. D'ailleurs, elles sont bien de mon époque et, par elles, je suis rendu à ce règne temporel où s'inscrit mon existence la plus ordinaire, la plus naturelle, peut-être la plus vibrante et la plus passionnée. Oui, qu'ai-je écrit? Mais aussi, que n'ai-je pas su écrire, et même, contre quoi ai-je écrit, contre qui? Contre la mort? Contre moi trop vivant, trop faillible? Contre les autres aujourd'hui, leur insouciance d'une destinée?

Parmi tant d'images enfantines auxquelles revient souvent ma mémoire, il y en a une qui m'apparaît plus nettement et, comme stylisée, qui se remet souvent sous mes yeux comme un lent tableau dont le mouvement ne se décompose à peine qu'afin de se recomposer à l'infini, mais toujours dans le même cadre, et surtout la même lumière. Vers une heure de l'après-midi, certains jours, les cortèges d'enterrement passaient presque sous nos fenêtres et, bien que les morts de mon village n'aient pas tous attendu la neige pour mourir, toujours, cependant, l'image qui me revient de ces cortèges est hivernale. J'étais dans la chambre où nous avions mangé, qui était restée chargée des chaudes odeurs du repas de midi. Les cloches du temple sonnaient, quelquefois celles, toutes proches, de l'église catholique. J'allais de nouveau apprendre à voir et, dès l'irruption du noir convoi sur la neige, peut-être la force de voir enfin sans trembler me serait-elle accordée.

Sans doute n'ai-je pas su m'efforcer, mais aussi n'ai-je pas voulu mettre une fin au déroulement d'un cérémonial qui m'apparaissait alors dans toute sa perfection. Il y eut des jours de soleil sur la neige, et des jours de tourmente qui voilaient jusqu'aux arbres du jardin sous nos fenêtres. Pourtant, je garde le souvenir d'un jour qui était blanc comme ce

papier où j'écris, un jour d'hiver où même les maisons étaient sans relief et, dans ce jour immobile, uniforme, intemporel, c'était réellement la mort qui passait.

Il est vrai que j'avais l'âge de mes tout premiers livres, de mes premiers savoirs et que je commençais à chercher des rapports (ou plutôt à vouloir trouver des rapports) entre la forme d'un cheval dans la rue et sa figure en noir sur une page, entre la lugubre étrangeté d'un corbillard et sa réplique en trois syllables, mais aussi entre le corps très long, décharné, squelettique du père C. qui conduisait les suites mortuaires de la paroisse et la Mort allégorique dont je devais la représentation que je m'en faisais à des vignettes d'almanach. La mort, si elle était la mort, ne pouvait que se produire sur un fond blanc, neigeux, immatériel et, si jamais j'avais la force de l'aborder, je ne l'aborderais qu'en hiver...

Aujourd'hui que j'ai les moyens d'y penser plus sereinement, je crois à une faculté (une volonté?) d'acquiescement. La mort passait devant nos fenêtres comme une présence analogique, et l'hiver aurait manqué à lui-même si cette présence ne l'avait pas quelquefois traversé, quelquefois renouvelé, et presque ensemencé. Je ne sais pas dire à quoi ma sensibilité allait d'abord. A la silhouette de mon père, qui se trouvait souvent dans le convoi, et même souvent parmi ceux qui avaient été «priés comme fossoyeurs»? Au mouvement du cortège qui avançait vers le cimetière comme par un sillon d'autant plus évident qu'il s'affirmait par du noir sur du blanc? A l'opiniâtre linéarité d'un progrès dans une lecture encore balbutiée du malheur et d'où naîtrait peut-être enfin quelque chose d'un sens à retenir?

Il me semble que cette émotion-là m'a gardé souverainement des passions qui réduisent et qui enferment, de ces lieux désignés, ces enclos maintenant si fréquentés où la bataille d'hommes à tous les niveaux et pour tous les publics s'institue impérieusement comme une fatalité. Sans doute

n'ai-je pas à dire que toutes les luttes sont dérisoires, ni surtout que le malheur est toujours uniquement dans les chambres, sur les routes, au milieu des foules où quelqu'un brusquement cesse de vivre. Pourtant, je sais qu'il y a d'abord ce malheur, je vois que tout, en nous, se fait d'abord contre lui, et je comprends que si nos mots parviennent encore à faire allusion, quelquefois, c'est parce qu'ils retentissent de ses parages.

Toujours (et presque toujours sans le savoir), nous repartons de l'absence, de cette espèce de mort qui se montre dans la blancheur hivernale, du silence où ne s'inscrit plus rien, où ne passe plus personne et, certains jours, de cette représentation physiquement éprouvée du néant, dans quoi l'esprit cherche rêveusement la brèche par où il échappera. Quel autre moment, parmi tant d'heures vouées à l'obscurité, sinon ce moment de l'échappée? L'esprit soudain s'ébroue et, comme remis en vie par les battements du cœur, il porte à une clairvoyance qui, pour un bref instant, donne à croire que tout a été ressaisi, reconquis, sauvé...

L'inspiration renaît du temps, mais pour nous appeler à la connaissance de ce qui est hors du temps. Elle agit comme un ébranlement, elle désaccorde la continuité et, à sa place, elle semble instaurer le corps fugace, provisoire, impensable de l'éternité. Toujours, néanmoins, elle incite au combat toujours, sa déclaration est brutale, inattendue, extravagante et, quand vient le moment de l'engagement, qui saurait dire s'il est carrément nié ou au contraire s'il est pleinement accepté?

Peut-être est-ce à Proust que nous devons le plus pur acquiescement — l'émotion la plus féconde et l'inspiration la plus longue. D'une circonstance, la moins sublime qui se puisse imaginer, d'un faux pas sur les pavés d'une cour, mais qui a été perçu par toute sa mémoire et toute son imagination, il tire avertissement du pire et, d'un seul coup, répudiant

son «existence toute en longueur», (ou comme il le dit aussi: toute en «rallonges successives»), il remonte à la conscience de l'étendue la plus vaste. Certes, l'espace d'une cour n'a pas été brusquement aboli, ni le temps perdu réellement retrouvé, mais, dès le pas manqué, l'esprit a reconnu l'immensité du vide et à la fois son rebours, l'immensité du plein qui le comble.

A ce moment précis de sa vie, Proust ne sait plus rien, sinon qu'il est aux prises. Deviendra-t-il cet impotent frappé d'apoplexie dont il redoute le sort, ou le créateur d'un livre qu'il ne devra même pas «inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous»? Il faut admirer, je crois, cette liberté d'un homme et, plus encore, cette assurance d'un écrivain qui, pris au piège, doute un instant de sa vie menacée, mais non du livre qu'il trouvera tout écrit dans le fond caché de ses réduits intimes.

Reste évidemment à le faire sortir de soi et à l'entretenir, ce livre! Que de jours, désormais! Que de risques à déjouer! Il ne suffit pas de proclamer que «la beauté sera convulsive ou ne sera pas». D'ailleurs, est-il encore besoin de parier? Il s'agit plutôt de revenir à sa chambre, de s'y enfermer et, jusqu'au bout, d'y demeurer pour que se renouvelle indéfiniment l'instant miraculeux d'une visitation qui a rendu la vie à un mondain déjà presque mourant.

Convulsive ou non, la beauté ne renaît à l'existence qu'après ce terrible frémissement qui est éprouvé sous l'éclair le plus éclairant, la menace d'un arrêt, d'un manque imminent, la peur d'avoir à perdre son être dans l'abîme qui s'ouvre, mais que l'imagination brusquement alertée renverse et transfigure. Le dire le plus vrai est à portée de voix. Tout s'accorde et se renoue, se réassemble; toute chose paraît si proche et si entière qu'elle est déjà virtuellement exprimée, non plus tel arbre ou telle maison, telle vie ou telle mort, mais l'arbre et la maison, la vie et la mort. On entre.

On accède au Meilleur, à ce Plus Haut dont a parlé Hölderlin, et, de là, tout se découvre. Le renversement qui s'est produit ne cessera plus et, jusqu'à la dernière journée, la dernière chambre habitée, la dernière page écrite...

Pourtant je me dis aussi qu'il faut imaginer les logis où s'élaborent les œuvres comme des théâtres d'opération, et même tout simplement comme des théâtres: des endroits destinés à la répétition d'une pièce qui ne sera jamais jouée, qui ne peut pas l'être, une perpétuelle reprise dont le sujet, toujours le même, cherche une confirmation, quelques mots, un titre qui dirait enfin, non le contenu de l'œuvre, mais son projet, l'illusion de la totalité qui l'a provoquée.

Il y a dans le *temps perdu* et *retrouvé* de Proust une force de retentissement qui pour moi est unique. Ce qui est exprimé là, trois mots, révèle bien, je crois, le seul motif qui donne matière à la recherche essentielle. D'autres ont dit la guerre et la paix, le bruit et la fureur, la comédie ou la condition humaines et même (pourtant si proches par l'énoncé) le paradis perdu et le paradis regagné. Tous ces titres sont éloquents, mais tous, ils demeurent comme en retrait, n'avouant guère, finalement, qu'une intention descriptive. La recherche essentielle, qui est plus orgueilleuse, ne veut pas seulement dire ce qui est gagné dans l'espace et déjà comme perdu face à de nouveaux espaces qui s'ouvrent. Elle affronte l'immuable, sa présence. Elle veut la pérennité d'un rayonnement, la lumière, celle dans quoi ont paru les premiers arbres, les premiers vergers, les premiers fruits, la même lumière dans quoi ils paraissent toujours et grâce à quoi il est raisonnable de penser qu'ils ne mourront jamais.

Il faut croire Julien Gracq. «A mesure que je vieillis, il me semble que ma sensibilité à la lumière augmente», écrit-il. Et, plus loin, ayant évoqué un après-midi au bord de la mer: «J'admets mal d'avoir à fermer les yeux un jour sur tout cela.» Peu importent l'endroit, l'objet, le prétexte —

l'occasion qui augure du texte. Où nous attend la lumière, c'est évidemment dans l'espace. Mais, quand elle nous est accordée comme une révélation de l'éternel, ou tout au moins comme un répit dans le cours du temps, c'est quand enfin nous apprenons à savoir mettre le prix aux choses, et peut-être n'y a-t-il pas d'autre voie pour nous amener à comprendre que le passé et l'avenir sont immanquablement présents dans le tissu de nos vies précaires

Certes, mon sentiment de l'éternel est intermittent, variable, incertain. Il y a des moments qui se prolongent; parfois même, il y a des heures, et, comme si la lumière m'avait réinvesti, je me sens repourvu et réentouré de jours. Quelque chose alors m'est rendu? Oui, sans doute. Mais, beaucoup plus qu'un domaine, c'est un semblant de règne entre deux ruptures.

Le temps nous quitte, le temps nous revient; l'intervalle a été ce moment de la perception pure, qui nous est donné comme une grâce... Tout le reste appartient à l'inquiétude (à ce qui fait le besoin d'être, le souci d'exister), et, plus encore, à la nécessité de concevoir, de saisir et d'entrer dans les mots. Je ne crois pas que la question du pourquoi dire m'ait jamais sérieusement alerté. Mais celle du comment dire, je sais qu'elle s'obstine à m'impliquer, et même de plus en plus. Evidemment, les mots rassurent, tous les mots et, quand ils deviennent du noir sur du blanc, ils ont l'air fidèle de qui se porte garant d'une impression, d'un sentiment, d'une idée. Ils n'en ont pas moins passé du perçu au conçu, de la vie vécue à la vie relatée, et là, dans ce passage, ce qui s'est perdu, mais à retrouver...

Où est encore la beauté quand je la tire de ma contemplation pour la tuer d'un seul mot sur une page? De même, qui me croira, cherchant à dire la femme que j'aime, si je me borne à dire: je l'aime? Il est sûrement naïf d'affirmer que la transparence est ressentie comme une vibration et

l'opacité comme un poids. Néanmoins, la transparence ne triomphe absolument que dans l'émotion. Au contraire, l'opacité est dans les mots qui ne résonnent plus, qui sont fermés à l'extension du sens et comme bloqués — des chiffres qui s'additionnent.

Toujours, il faudrait se montrer capable de rendre la primauté à ce qui est venu d'abord, non pas la notion, l'idée reçue, la leçon plus ou moins bien apprise, mais la lumière dans quoi s'est déclarée l'émotion. Il y a pourtant ce passage obligé et cette porte étroite de la vie relatée vers laquelle se ruent tous les mots possibles de la vie vécue; cet empêchement qui est déjà comme une mort; ce déclin comme inscrit dans les mots dès qu'on veut dire... «Nous sommes fous», s'écrie Chappaz qui repense à un jour de promenade avec Roud, à un banc dans les bois, du côté de Carrouge, et à Roud qui lui avoue: «C'est là que j'écris ma ligne hebdomadaire.»

Jean-Pierre Monnier